

Article original

## Le récit de guerre footballisé et la ludicisation du tragique d'un ex-enfant-soldat dans *Transit* d'Abdourahman Waberi

**KOBENAN KOUAKOU** *Léon*

Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire

E-mail : [kouakouleonkobenan@gmail.com](mailto:kouakouleonkobenan@gmail.com)

Article soumis le 29/05/2020, accepté le 17/12/2020 et publié le 31/12/2020

**Résumé :** Cet article est axé sur *Transit*, un roman du Djiboutien Abdourahman Waberi. Il décrypte le récit (semblable par bien des aspects à un commentaire de match de football) par lequel un garçon qui se surnomme Benladen, évoque la guerre civile dans laquelle il a combattu en tant qu'enfant-soldat d'une milice gouvernementale, ainsi que ses activités criminelles après sa démobilisation. L'analyse qui met en relief les motifs égoïstes de ce conflit sanglant, révèle encore que ce récit truculent et curieux, tout comme les comportements déviants du jeune Benladen constituent le contrecoup traumatique de son double orphelinage et de la violence extrême vécue pendant et après le conflit.

**Mots-clés :** Récit footballisé, Guerre, Criminalité, Atrocités, Traumatisme psychique

**Abstract:** *This article focuses on Transit, a novel by Djibouti Abdourahman Waberi. He decipheres the tale (similar in any ways to a football match commentary) in which a boy who calls himself Benladen, recalls the civil war in which he fought as a child soldier in a government, militia, as well as his criminal activities after his demobilization. The analysis, which highlights the selfish motives of this bloody conflict, reveals also that his earthy and curious account, just like the deviant behaviors of the young Benladen constitute the traumatic repercussion of his double orphanage and the extreme violence lived during and after the conflict.*

**Keywords:** *Footballized story, War, Criminality, Atrocities, Psychic trauma*

## Introduction

Bachir Assoweh, l'un des narrateurs du roman *Transit* d'Abdourahman Waberi, est un enfant-soldat qui vient d'être démobilisé d'un groupe paramilitaire gouvernemental. Concernant ce garçon, tout est singulier. En plus de s'être surnommé Benladen, il s'est encore plongé dans une conduite marginale caractérisée, entre autres, par des activités criminelles. En outre, son récit qui est raconté dans un français approximatif de niveau primaire, semble être aussi empreint de ce comportement antisocial. La guerre civile qui vient d'embraser son pays y est relatée sous la forme d'un match de football... Ce phénomène pourrait faire croire que le gamin qu'est Benladen est un taquin qui aime batifoler ou qu'il a une tendance à badiner avec les choses sérieuses, ou de les prendre à la légère, à tout le moins. Quoiqu'il en soit, ce parti-pris d'évoquer ce conflit sous forme ludique pose problème. Baguenauder sur des sujets gravissimes telle que la sanglante guerre civile qui vient juste de se terminer semble anormal, voire amoral. Il en est de même des actes criminels et des comportements à risque dans lesquels il paraît se complaire, alors que la guerre est terminée.

Pour troublant qu'il paraît, ce phénomène n'a, à notre connaissance, fait l'objet d'aucune analyse. Pourtant de par son étendue et son importance, il ne devrait, évidemment, laisser personne indifférent. Ainsi, par-delà l'émoi que son aperception suscite indubitablement, de réelles investigations devraient être menées afin de déterminer sa réelle dimension et ses causes. Dans le but de combler cette béance et surtout pour répondre aux préoccupations sus-évoquées, nous nous proposons d'initier une étude articulée autour de la question suivante : comment se particularise ce récit « footballisé » et quels sont les motifs et les facteurs qui expliquent le comportement ludique et marginal de Benladen ? L'hypothèse que nous privilégions, à l'entame de cette étude, est que le récit de Benladen est composé sous le modèle d'un reportage footballistique et que son comportement étrange semble découler des nombreux traumatismes de guerre et de la persistante de la crise socio-politique que mine son pays. Dans le souci de mieux cerner cette

réalité et corrélativement aux inflexions de la problématique, l'étude révélera d'abord les caractéristiques de ce récit « footballisé » et s'efforcera, par la suite, de mettre en relief la nature des conduites asociales de Benladen. Étayée, entre autres, par une approche psychosociologique basée sur les comportements d'ex-enfants-soldats, l'analyse espère pouvoir dégager de précieux enseignements sur la conduite que devraient tenir les gouvernements et les ONG pour une réinsertion sociologique viable des enfants-soldats démobilisés.

La première partie de l'analyse est consacrée à la mise en relief des caractéristiques du récit singulier de Benladen ainsi qu'à déterminer les différents actes négatifs qu'il a posés après sa démobilisation.

## **1. Le récit de guerre footballisé et les comportements asociaux de Benladen**

Benladen, l'auteur fictif de l'un des nombreux récits qui tapissent *Transit* évoque, de manière singulière, la situation socio-politique délétère dans laquelle Djibouti, son pays s'est trouvé plongé pendant et après la guerre civile qui a suivi son indépendance. Dans ce récit, l'empreinte du commentaire footballistique et ses nombreux méfaits retiennent particulièrement l'attention.

### **1.1. Un récit de guerre sous la forme d'un reportage footballistique**

Pour Benladen, la guerre civile a été un match de football qui s'est joué entre le président et ses adversaires rebelles qui combattaient au sein des mouvements armés appelés Scud 1, Scud 2, Scud 3 et Scud 4. C'est ce qu'on observe à travers l'analogie qu'il établit dans les propos suivants : « Or donc, bataille, c'est tout simple, c'est comme football » (43)<sup>31</sup>. C'est suivant cette homologie que pour évoquer et décrire cette guerre civile, il s'emploiera à faire des allusions multiformes à l'univers footballistique.

---

<sup>31</sup> Dans l'étude, les références au corpus (*Transit*) sont suivies du numéro de/des page(s) mis entre parenthèses.

Afin d'épingler les atermoiements de leur commandement, alors que le front s'est rapproché dangereusement des villes qui leur servent de base, Benladen affirme qu'ils « font cafouillage devant les buts » (43). Au lieu de la vigilance et de la combativité spartiate requises en ces temps périlleux, les officiers se permettaient des virées tous les jeudis dans les bordels de la capitale et en revenaient flapis le lendemain. Pour montrer le manque d'énergie et de réactivité qui les caractérise alors, Benladen dit qu'ils « sont hors jeu » (43) et « restent sur la touche » (43). Les attaques de l'ennemi qui sont bien renseignées et leurs conséquences désastreuses en zone gouvernementale sont mises en relief à travers des termes liés au football et aux sports de combat : « Chefs-là, [...] en bataille je leur donne zéro pointé. Ils font cafouillage devant les buts, tout de suite l'ennemi bousille notre surface de réparation et nous sommes KO debout [...]. Alors il attaque, mord dans la balle comme une hyène affamée. Il gagne du terrain, et nous on recule tout le temps » (43). On note, avant d'aller plus loin, que Benladen utilisera des termes de sport similaires pour parler du coma dans lequel il sombrera lors de la riposte de l'état-major contre une attaque des démobilisés visant à percevoir leur pécule : « Je crois je suis tombé dans [...] petit coma comme quand gardien de but il est KO à cause que sa tête a bien touché le poteau et après civière et remplacement » (142).

Après avoir donc déploré l'impéritie de ses supérieurs, Benladen propose, en des termes footballistiques, la méthode qu'ils auraient dû mettre en jeu : « Or donc, bataille, c'est tout simple, c'est comme football. Si tu recules, l'ennemi il attaque par le centre et par les ailes. Tu prends un méchant carton » (43). Dans le même ordre d'idées, il insistera plus loin sur la stratégie à adopter pour enrayer les « corners » de Scud (les attaques latérales menées certainement sous forme de furtives embuscades) : « Il faut attaquer Scud qui marque trop bien les corners pour le tabasser un peu » (54).

Par ailleurs, à l'instar des commentateurs d'un match de football, Benladen évoque des actions et des réalités rappelant celles d'équipes de football célèbres ou de joueurs mondialement connus.

C'est ainsi que la mauvaise foi du gouvernement qui rechigne à verser l'argent des démobilisés est assimilée à la stratégie du « jouer la montre ». C'est un stratagème dilatoire prisé par certaines équipes de football, dont les joueurs, sûrs de l'emporter, jouent nonchalamment, cessent d'attaquer, se font des passes interminables dans leur propre camp. De plus, ils feignent souvent des blessures et en « rajoutent » quand elles sont réelles, ce par d'interminables grimaces et autres simagrées simulant la douleur extrême. En outre, parfois, ils s'ingénient à perdre du temps lors des remplacements. Pour Benladen, l'obstinant refus du gouvernement rappelle ce subterfuge qu'il impute aux Brésiliens quand ils sont en passe de gagner un match : « Il refuse pas net mais il temporise trop, quoi, comme quand Brésiliens, ils mènent 3-0 un quart d'heure avant la fin du match » (104).

À la page 22, il pense que le président de son pays joue avec le feu du fait de ses relations tendues avec l'Érythrée. Pour lui, l'Érythrée est, à la guerre, ce que Zidane et Ronaldo représentent sur le plan footballistique : « [F]aut pas jouer la provocation avec Érythrée comme notre président fait actuellement pace qu'Érythrée c'est plus fort Zidane à la guerre. C'est Ronaldo, le Brésilien ». Pour sa part, l'un des opposants du président est qualifié de « Pelé de l'opposition » (25) du fait qu'il est son adversaire le plus acharné. Benladen le décrit, en effet, comme un opposant « actif et intrépide » (25).

Dans l'ambassade de France où il a fini par s'échouer dans un état comateux, Benladen entend l'ambassadeur refuser des visas à Harbi, un enseignant dont la femme, une Française et son fils métis venaient d'être tués par des soldats. Face au refus de l'ambassadeur de lui délivrer un visa pour lui et pour Benladen qu'il avait présenté comme son fils, Harbi qui « est entré dans grosse colère [...] tape pan dans les pots de fleurs comme buteur enragé » (144). Devant un autre refus, Harbi et trois autres hommes sont décrits comme étant « fous [de colère] comme supporters italiens qui ont perdu finale de Mondial » (144).

Le récit du conflit est encore constellé d'autres réalités footballistiques comme les différentes phases d'un match de football, les scores provisoires et final ainsi que l'arbitrage. Cette guerre aura ainsi connu une « première mi-temps » (50) de trois ans qui a été relativement calme. C'est une période pendant laquelle « [c]hacun est resté dans sa surface » (50). La fin de cette phase du conflit qui a vu des négociations entre le président et une partie des rebelles s'est soldée par un « match nul » (50). Cependant, une « prolongation sur le terrain » (95) est survenue à cause du fait que « l'Éternel Opposant » - qui n'a pas cautionné les pourparlers entre le pouvoir et son représentant qu'il juge « vendu et corrompu » (95) -, a repris les hostilités avec sa nouvelle formation rebelle appelée Scud 3. Cette « prolongation » s'est concrétisée sur le front par des embuscades « à Randa, Ambado, As-Dora et tout tout » (95).

Dans la phase de la guerre qui semble correspondre à la « deuxième mi-temps » -suivant la logique de Benladen-, le gouvernement est présenté comme étant encore en difficulté : « Là, j'ai trop mauvaises nouvelles, je sais pas si je dois les balancer devant tout le monde. Scud 3, il a repris encore des positions à As-Eyla, Bolli, Ripta, Weima et tout. Donc, nous on utilise beaucoup hélicoptères pour ravitaillement parce que rébellion a avantage du terrain » (103). La conséquence de ce revers est que le score qui était un nul vierge change en faveur des rebelles : « Résultat 1-0 pour rébellion » (103).

Plus tard, le gouvernement signe un accord de paix définitif avec les plus significatifs des quatre mouvements rebelles : « Le match c'est vraiment fini cette fois. Le président, il a dit d'accord c'est fini guerre civile. Scud 1, Scud 2 et Scud 3 ont dit topé là même si un petit groupe maigre (Scud 4) est resté dans la montagne de Goda avec un porte-parole caché à Paris » (117). Avec cet accord, « le match est fini 0 à 0 » (117), même si cette guerre a « fait beaucoup de tués » (117).

Un autre composant essentiel d'un match de football est l'arbitrage. Pour Benladen, la première période du conflit a été jouée « sans vrai arbitre juste » (50). Le médiateur français Paul Djidou qui était

l'« arbitre » a été accusé d'« être trop ami de l'Éternel Opposant » (50). Son remplaçant connaîtra pire puisque, chaque camp le considérera comme suspect : « Tout le monde a dit fort : toi tu aides lui et pas moi. Donc toi tu sors vite du terrain miné » (103). Finalement, il est aussi récusé.

Benladen ne se contente pas seulement de raconter la guerre civile et ses ravages. Dans son récit bizarre, il révèle également les différentes activités répréhensibles auxquelles il s'est adonné.

## **1.2. La nature des conduites déviantes de Benladen**

En dépit de sa jeunesse, Bachir Assoweh alias Benladen a connu une existence difficile. Il a, par exemple, été très souvent en danger de mort. Cependant, ses malheurs sont, en grande partie, la conséquence de son choix de s'engager dans un groupe paramilitaire gouvernemental. Pour être enrôlé, il a délibérément menti aux agents recruteurs : « T'as quel âge, petit ? Dix-huit ans, j'ai menti dur » (37). Évidemment, dans le contexte de belligérance de l'époque, le gouvernement, pas plus que l'opposition armée, n'était pointilleux sur l'âge des recrues. Chaque camp, dans sa hargne et aussi du fait des nombreuses pertes, s'empressait de « recrut[er] vite vite » (37) de nombreux enfants. C'est ainsi que seulement « une heure après, [Benladen] étai[t] dans camion militaire avec [de] nouveaux potes, Ayanleh, Warya, Aïdid, Haïssama » (37).

À un moment donné, Benladen entrevoit, en bon observateur de la scène politique nationale, la proximité de la fin des hostilités. Cependant, pressentant des lendemains difficiles, il élabore déjà des projets d'emploi : « L'avenir du pays c'est trois points de suspension, alors il faut réfléchir bien fort. Quand guerre-là c'est fini, je cherche métier chic sympa. Oui, je connais métier comme ça, c'est travail sérieux devant ambassade américaine ou consulat Mitterrand » (55). Le jour de la démobilisation, le gouvernement remet un acompte de 40.000 francs à chaque enfant-soldat. Sa part est presque totalement redistribuée « à la famille et [à] la tribu » (22).

Aussitôt après la démobilisation, profitant de l'anomie qui prévaut, il s'adonne, lui et Aïdid, un autre ex-enfant-soldat, à des actes sexuels pervers et criminels : « Après la guerre...On faisait ce qu'on voulait...on donnait la trique aux gens...on trouvait les filles le soir et le jour. Le gouvernement disait rien. C'était le chaos encore » (23). Pour se faire de l'argent, ils se livrent à de nombreux autres crimes. Dans l'univers interlope de la prostitution, ils opèrent des rackets dans « les bars des filles éthiopiennes » (131) et exercent des extorsions de fonds au détriment « des bidasses français » (131) qui s'exécutent sans rechigner à cause du contexte social et international caractérisé alors par une vague d'attentats anti-Occidentaux. Plus tard, ces rançonnages vont faire place à de véritables agressions armées. Ils deviennent de redoutables bandits qui attaquent des gens pour les dépouiller de leur argent.

Quand tu demandes l'argent, l'autre il répond toujours la même phrase comme perroquet trop trop vieux : [...] Alors là, je m'énerve trop. Je fais mon chef et je crie : putain de ta grosse mère, donne l'argent tout de suite. Et là, Aïdid, il arrive par derrière comme ailier du Real de Madrid rapide [...] et il bazooka la tête de l'autre. Faut pas trop gâter la balle pace que on n'a plus de treillis et on mange plus popote de l'armée. Un coup de massue sur la tête de l'autre, ça suffit. Après, on va ramasser la monnaie et les filles pas trop moches. On fume, on trouve le fion de la fille (132).

La violence dont ils font preuve est telle qu'ils sont même redoutés par les voyous et tous les autres hors-la-loi de la pègre locale : « [L]es autres voyous sauvages et *chifta*, ils savent tout de suite que nous sommes encore des militaires sans peur et sans pitié » (133). Plus tard, ils décident d'exécuter le plan qu'ils avaient élaboré quelque temps avant leur démobilisation : resquiller devant certaines ambassades comme celle des États-Unis. C'est en des termes enthousiastes dénués de tout scrupule que Benladen évoque cette nouvelle activité criminelle exercée avec des « couteaux yéménites, cutters et tout pour faire dissuasion » (137). Benladen assimile cette activité criminelle, de manière cynique, à un « un métier vitaminé » (137), à un « travail » facile mais juteux :



Mon job c'est trop classe un pace que c'est facile comme job, tu pousses les petits faibles, tu te postes en avant-centre dans la longue queue et après tu laisses ta place au client qui paie tout de suite, deux pace qu'il y a beaucoup beaucoup de clients, tout le monde il veut quitter pays de merde-là. Tout le monde, il crie : j'ai un frère à Paris, j'ai un tonton en Amérique, je veux un job en Australie, j'ai famille réfugiée au Canada. Visa, mandat, certificat, consulat... (138).

La situation économique, entretemps, ne s'est toujours pas améliorée. En conséquence, le gouvernement affirme ne pas être en mesure de payer le reliquat de leur pécule. Benladen, en plus de ses arnaques et autres agressions armées, gravit alors un autre palier dangereux. Avec d'autres enfants-soldats, il s'attaque à l'« état-major juste pour faire peur, pour ramasser l'argent, quoi » (142).

Parallèlement à ces agissements, il s'est construit un *ethos* de « dur » et de personnage impitoyable. Il y a d'abord ce surnom caractéristique de Benladen (en référence à Oussama Benladen d'*Al-Qaïda*) qu'il a adopté six mois plus tôt (14) ; vraisemblablement après la guerre. Ce sobriquet qui n'est donc pas un surnom de guerre, a sans doute été adopté par crânerie, dans le but de se faire craindre et respecter par les autres malfrats du milieu. On l'imagine bien plastronnant devant ces voyous, évoquant son surnom et égrenant fièrement ses macabres « faits de guerre » et ses nombreux autres crimes :

Donc Benladen, c'est terrifique. Mais moi, je suis Benladen en poupée quoi [...] mais attention je suis méchant et sans pitié. J'ai suicidé des hommes, des Wadags ennemis. J'ai bousillé des maisons. J'ai trouvé des filles, j'ai pillé des commerçants. J'ai fait caca dans la mosquée, mais ça faut pas le crier pace que j'étais très saoulé. J'ai tout fait. (36)

Par ailleurs, on ne saurait oublier cette insensibilité manifeste qui transparait aussi dans son langage égrillard et impudent caractérisé, en outre, par un cynisme et une désinvolture notoire envers les nombreuses filles qu'Aïdid et lui ont violées. Cette absence de compassion est aussi visible dans le ton guilleret avec lequel toutes les tragédies -qui constituent l'essentiel de son récit- sont narrées. Il y a notamment cette manière caractéristique et

incompréhensible d'évoquer la mort par armes à feu, au moyen de l'expression cocasse « se goinfrer une/des balle(s) » (45, 51). Effectivement, cet humour noir est déplacé et malveillant pour parler de la mort violente d'autrui, dont celle d'autres enfants-soldats qui, naguère, étaient ses propres amis du front.

Dans la suite de l'analyse, nous essayerons de comprendre les causes de cette conduite anormale, tout comme celles des méfaits décrits plus haut.

## **2. Les causes de la footballisation du récit et de la conduite marginale de Benladen**

Tout acte ou conduite est déterminé, consciemment ou non, par une ou des cause(s). C'est suivant ce principe qu'il est normal d'affirmer que le récit atypique de Benladen et son comportement antisocial ne sont pas gratuits. Ils sont également déterminés par des raisons que l'analyse va, à présent, mettre en évidence.

### **2.1. Les causes de la footballisation du récit**

La « footballisation » du récit découle de plusieurs facteurs. Le premier tient au fait que le football est un sport que Benladen connaît bien et pratique depuis sa tendre enfance : « Moi, je cours toujours. Bébé, je courais déjà beaucoup beaucoup. J'aimais aussi les jeux de mon âge comme football » (17). La « footballisation » du récit traduit d'abord sa volonté de mieux se faire comprendre, dans la mesure où le football qui fait partie de son univers immédiat constitue, également, une réalité universellement connue et prisée.

Cependant, ce récit « footballisé » semble être le reflet d'un choc traumatique persistant. L'assimilation de la guerre civile qui a endeuillé son pays à un match de football (177) peut être aussi appréhendée comme une activité séquellaire post-traumatique. Effectivement, il arrive que des jeunes qui ont été témoins ou victimes d'événements désastreux et/ou d'actes de violence extrême (guerres, bombardements, catastrophes naturelles, viols, agressions armées, sévices...) reproduisent, paradoxalement, dans leurs jeux ces événements traumatiques. C'est le cas, par exemple, d'enfants réfugiés dans un camp humanitaire qui jouent aux soldats et aux

morts. Tandis que leurs parents rescapés d'un massacre ressassent de sombres pensées liées à la violence inouïe vécue quelques temps plus tôt et s'inquiètent de leur avenir, les enfants, eux s'égaient dans des jeux où certains d'entre eux, brandissant des bâtons en guise d'armes à feu, « tirent » sur des camarades semblant fuir, au milieu d'autres qui sont étendus, « blessés » ou « tués ». D'autres enfants, pour peu qu'ils disposent d'une feuille et d'un crayon, ou à même le sol, se complaisent à dessiner des scènes de guerre qui, sur le plan de l'horreur, ne le cèdent en rien au « Guernica » de Picasso. Dans un chaos généralisé où sont dispersés des membres, des organes et des corps humains dans de grandes flaques de sang coloriés en rouge, figurent aussi des tirs de fusils, d'avions de combats ou de chars (représentés parfois par de tirets continus).

En faisant cela, tous ces enfants « rejouent » morbidelement la violence subie. Dans les propos suivants, Hélène Romano explique les raisons de ce phénomène appelé « jeu traumatique » :

[L]enfant qui présente ce trouble est, dans sa réalité psychique, encore dans la violence de l'événement et dans l'incapacité de s'en dégager. Le jeu traumatique est à comprendre comme un symptôme de reviviscence, car l'enfant « joue » en répétant dans une production automatique, pouvant devenir une véritable compulsion de répétition, la même scène traumatique qui a été subie, sans aucun apaisement de l'angoisse [...]. L'enfant est psychiquement prostré et prisonnier d'une activité mortifère dont il ne peut se libérer (Romano, 2010 : 59).

Ce jeu traumatique est donc la restitution graphique ou ludique des images mentales traumatisantes, qui telles des clichés, se sont incrustées au tréfonds des enfants. Leur esprit est si pathologiquement subjugué par le drame et le trauma « qu'ils continuent de jouer [...] des reliques de l'événement comme autant de nouveaux jeux » (Romano, 2010 : 58). En tenant compte de ce qui précède, il n'est pas exagéré d'affirmer que le récit footballisé de Benladen a pu, en grande partie, avoir été engendré par les traumatismes de guerre. Ceux-ci ont, sans doute, été encore exacerbés par les effets rémanents des drogues consommées quelques temps plus tôt, avant de débiter son récit.

Par ailleurs, ce récit apparaît encore comme un moyen de restituer l'état d'esprit pernicieux des hommes politiques qui ont plongé le pays dans la guerre civile. Ce conflit est perçu par Benladen comme une vaste manigance, un grand « jeu » orchestré, autant par le pouvoir que par l'opposition armée, pour assouvir des desseins égoïstes au détriment de la population. Cette opinion transparait dans les propos suivants qui caricaturent le chef de la rébellion : « Éternel Opposant (Éternel Opposant c'est chef nouveau du Scud, c'est ennemi juré du président, c'est ancien premier ministre, ancien député, ancien infirmier. Éternel Opposant c'est toujours ancien) » (50).

Cette guerre civile est à percevoir comme la résultante du conflit des egos démesurés des leaders politiques que sont le chef de l'État et son opposant principal. Apparemment, ces deux personnages qui attisent la haine et sèment le chaos, étaient du même bord politique. Ils se connaissent très bien puisqu'ils ont longuement travaillé et collaboré ensemble dans la gouvernance du pays. Mais, comme c'est courant même dans les équipes les plus soudées, certaines questions ont certainement été évaluées différemment. Cependant, contrairement à la recherche absolue du consensus qui s'observe en pareille situation, ils ont laissé l'orgueil et l'ambition vicier la relation cordiale qui prévalait. Une mutuelle haine tenace s'étant sans doute installée, chaque personnage a commencé à se chercher des partisans. Du clivage de l'équipe gouvernementale, a failli suivre celui des populations. La politique du « diviser pour régner » dont s'est servie le Colon pour astreindre les Djiboutiens pendant la longue période coloniale a été reprise. Le président et son opposant principal ont voulu jouer la carte tribaliste en poussant les membres des deux ethnies principales (les Walals et les Wadags) à s'écharper. Les sentiments tribalistes ont ainsi été remués, les vieilles rancœurs savamment attisées.

Cependant, puisque ces agissements ne sont sous-tendus par aucun motif idéologique réel et qu'ils ne reflètent en réalité, qu'une querelle de clochers n'intéressant personne, ils n'ont pas atteint l'effet escompté. Des jeunes gens de toutes les ethnies du pays

menés par Abdo-Julien, un autre personnage de *Transit* se sont associés pour contrecarrer la politique ségrégationniste des leaders. Effectivement, « en dépit des pesanteurs tribalo-politiciennes et du climat délétère, Abdo-Julien et ses amis ont réussi à infuser un état d'esprit positif et convivial et à générer une atmosphère tempérée et salubre » (Kobenan, 2019).

Par ailleurs, Benladen révèle par des exemples concrets que l'argument tribaliste sur lequel surfe notamment le gouvernement est fallacieux puisque dans l'armée nationale, au sein du gouvernement et même partout, les Walals et les Wadags travaillent de concert et vivent ensemble (44). De plus, les nouvelles générations considèrent le tribalisme comme une réalité révolue :

Dans beaucoup de quartiers de la capitale.... on vit mélangé Wadags, Walals et Arabes, avec beaucoup de Hindis et même quelques Blancs bizarres ou mariés à nos filles... Bref, je disais : Wadags, tribus et tout ça, c'est pas un problème. Le problème c'est magouille, corruption et politique. [...] Il faut pas jeter de l'huile dans le feu, moi je dis. Faut arrêter cette palabre-là. Tout ça c'est histoire de vieux. Nous on s'en fiche. Toute façon, on n'était pas vivants encore, on restait dans le ventre de maman à bouger tout le temps (45).

Pour Benladen, la tension est artificiellement créée et maintenue pour assouvir la soif de pouvoir et la cupidité des politiques. Lors du conflit, pendant que la population croupissait dans la misère et que les fils du pays s'entretuaient dans une guerre fratricide, le président se prélassait dans de luxueuses résidences à l'étranger avec l'argent du pays : « On dit président, il s'en fout de tout, pays, patrie, population [...]. Donc il est parti en vacances dans hôpital parisien, après repos dans villa-château privé » (54). Il était imité par les autres dignitaires : « Tous les leaders.... Ils sont partis se reposer à Paris, Suisse, Washimton (pour les grands quelqu'uns) Addis, Le Caire, Yémen (pour le menu fretin) » (54). Pour sa part, c'est confortablement installé à Paris que l'Éternel Opposant incitait des jeunes gens à combattre (95). Dans le même temps, une part substantielle des lourdes ponctions faites sur les salaires des fonctionnaires -officiellement pour soutenir l'effort de guerre-, était détournée :

Le gouvernement, il met directement dans la poche vingt-sept pour cent de la paie pour supporter la guerre. Alors, fonctionnaires, ils nous voient méchamment [...] Et puis, tout l'argent ramassé ne vient pas aux mobilisés, ça va d'abord dans la poche des grands. La preuve, ils construisent tous de grandes villa-châteaux comme le président (71).

À l'occasion de négociations avec le gouvernement, les leaders rebelles semblent plus intéressés par l'obtention de biens et de postes juteux que par des enjeux socio-politiques et l'intérêt de leurs combattants :

La première mi-temps n'a pas fini fini et déjà une partie du Scud et le président ont abordé négociations [...]. Les trois chefs, ils vont donner la bise au vieux président. Lui, il va donner fauteuil, résidence, véhicule, fonction et tout et tout [...]. Danses (c'est rigolo de faire danses de guerres pour fêter la paix ?), khat et discours...Personne a songé à nous, là-bas dans la montagne, avec ennemi en face (59).

La même curée s'observera plus tard à l'occasion d'autres pourparlers : « Scud 2, il a commencé à parler négociations. Les chefs sont partis vite vite dans la ville pour chercher fauteuils, climatiseurs et postes. Ils courraient comme des lapins ramasser fauteuils avant leurs amis » (95).

Ces mignardements excessifs entre des soi-disant belligérants sont incompréhensibles, ou à tout le moins suspects. Ce constat, conjoint avec le fait que « certains blessés rebelles [...] sont soignés à l'hôpital Peltier [dans la capitale contrôlée par le gouvernement] » (55) accrédite largement l'idée d'une conjuration menée de concert par les responsables des deux camps pour assouvir des desseins secrets. Ce n'est donc pas sans raison que Benladen affiche son scepticisme sur les motifs officiels de cette guerre : « Moi je dis cette affaire-là c'est trop louche » (55). Son amertume rejoint celle de Mouzayan Osseiran-Houballah. Elle affirme qu'il « est terrifiant de constater à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, que les adultes désirent que les jeunes fassent la guerre pour eux, pour des intérêts politiques, économiques et personnels » (Osseiran-Houballah : 2008 : 143-144).

Au vu de ce qui précède, il apparaît que la narration ludicisée caractéristique de Benladen a, également, pour but de rendre manifestes, à la fois le jeu trouble et le double jeu des responsables politico-militaires des deux camps, pour qui seuls comptent le pouvoir et l'argent. Dans la dernière partie de l'étude, nous allons mettre en relief les facteurs qui déterminent les actes négatifs de Benladen.

## **2.2. Les causes de la conduite violente et déviante de Benladen**

L'enrôlement volontaire comme paramilitaire et ses conséquences funestes auraient pu être évités si Benladen n'était pas doublement orphelin. Il est vrai qu'il a affirmé avoir remis une grande partie de son acompte de démobilisation à « la famille et [à] la tribu » (22). Cependant, dans cette parentèle, ne figurent ni son père, ni sa mère. Son père est mort relativement jeune : « Papa, il est mort pas très vieux, trop trop cassé par son job de docker [...]. Il pissait comme ça du sang pour rien avant de crever » (27). Sa mère est aussi décédée (20) dans des circonstances qu'il ne précise pas. Il est donc resté seul puisqu'il est fils unique : « J'ai pas trop de chance, je suis tout seul, sans frère et sœur dans un pays où chaque famille peut faire équipe de football à elle seule » (21). À partir de ce qui précède, on comprend donc que ceux à qui il donné cet argent sont, en réalité, des personnes issues de la « famille africaine ». Ce sont, sans doute, des natifs de son « petit village Damerjogh » (20) vivant dans la capitale ou même des ressortissants de la tribu ou de la région natale de ses parents. Ce facteur explique encore pourquoi, quelques temps après la démobilisation, il a tenu les propos suivants : « À la gare, tout le monde a dit salut, puis il est parti. Dans la ville-là, j'ai plus de maison, plus de famille quoi » (117).

La décision de s'enrôler a ainsi pu être prise sur un coup de tête, sous l'influence de ses camarades de la rue ou, simplement encore, par la nécessité de satisfaire ses besoins essentiels après la mort de ses parents. Ce même impératif aura pu, possiblement, peser lourdement sur son choix d'activités criminelles, puisque de longs mois après la démobilisation (132, 137, 142), le gouvernement ne leur avait pas encore versé leur pécule.

Si l'un de ses parents avait survécu à l'autre, il ne lui aurait certainement pas permis de s'engager dans cette équipée de paramilitaire, ni admettre qu'il s'adonne à des activités répréhensibles après la guerre. Benladen révèle lui-même que l'absence de ses géniteurs lui est grandement préjudiciable, de manière générale, sur les questions de l'existence : « Aujourd'hui, papa et maman ne sont plus là pour m'expliquer les choses » (20). À autre moment où la « ville travers[ait] une période difficile » (27), il a estimé que s'ils vivaient encore, ils auraient pu expliquer « le pourquoi et le comment de tous ces problèmes » (27).

L'absence des parents à ce stade de la vie (où les enfants ont un besoin crucial d'affection parentale et de repères moraux) a donc dû être extrêmement déstabilisante pour Benladen, car le double orphelinage est, ainsi que le souligne Florence Valet, « une expérience ressentie comme une amputation à vif, une solitude aussi soudaine que radicale » (Valet, 2019). C'est dans le même sens qu'elle ajoute que l'enfant orphelin dont l'univers est totalement bouleversé peut, en conséquence, plonger « brutalement au fond d'un gouffre » (Valet, 2019) et poser des actes inconsidérés. C'est cette réalité que Guy Cordier met aussi en évidence dans les propos suivants :

Il y a chez tout adolescent orphelin, au moins dans la première partie du deuil, un désir très fort de rejoindre celui qui est parti, dans une sorte de régression narcissique [...]. Un certain nombre de deuils sont d'ailleurs suivis chez l'adolescent par l'apparition de maladies, la survenue d'accidents et un laisser aller dans l'hygiène de vie (Guy Cordier, 2015 : 25).

Une autre cause probable du mauvais comportement de Benladen est son addiction aux drogues et à l'alcool (64) ; des substances qui sont psychiquement déstructurantes et criminogènes : « Et toi après ça, t'es fou. Rien à foutre, tu balances les vieilles mamans, vieux tontons et tout dans trous de la montagne [...]. Tu brûles campement, tu mets poison dans l'eau. Tu arroses tatatata les animaux » (64). Après leur démobilisation, Benladen et Aïdid, ont continué à s'en procurer dans les lieux malfamés qu'ils fréquentaient et chez Janaleh, un grand drogué et dealer qui vient boire avec eux :



« Janaleh, il rigole toujours parce qu'il a dans sa poche-là un gros stock de pilules roses (excédrine, mélatonine, valium, vicodin... » (133). L'alcool et la drogue, du fait de leur effet désinhibiteur, le poussent, en plus de sa logorrhée caractéristique, à des actes criminels dont une propension marquée pour le vol : « Si je prends pilules roses, ma tête c'est trop trop léger. Et si je vois quelque chose, moi je prends tout de suite même si c'est chose de ma mère ou du président » (76).

En plus des drogues et des autres facteurs évoqués, il est encore possible d'affirmer que le comportement asocial de Benladen a certainement été déterminé par la violence extrême dans laquelle il a été immergé pendant la guerre. Aussitôt parvenus au front, outre la terreur des premiers combats, en guise d'initiation à la guerre, les enfants-soldats sont sommés d'aller achever des ennemis blessés :

Ces petits, ils ont trop peur parce que leurs chefs ils les font trop souffrir pour oblitérer vie facile d'avant. Quand ils rentrent dans bataille pour la première fois, on dit : toi petit va achever rebelle blessé-là, et on lui donne un pistolet pour faire tacatacatata. Après on lave bien fort visage du petit avec le sang du rebelle blessé ou mort (77).

Comme le montrent Marie-Laure Daxhelet et Louis Brunet, ces pratiques cruelles correspondent à celles que les chefs de groupes paramilitaires font subir aux nouvelles recrues dans les différents conflits :

Des enfants âgés de 14, et même 12 ans, sont couramment utilisés comme soldats dans plusieurs conflits armés. Ils [...] sont contraints de piller des villages (parfois les leurs), de violer, de torturer et de tuer sous la menace de mort exercée par leurs supérieurs. Ces gestes, ils les répéteront ensuite volontairement de façon quotidienne (Daxhelet, Brunet, 2014 : 248).

Outre le fait qu'on leur répète que « devenir un militaire agressif est effectivement indispensable afin de survivre dans leur nouvel environnement de guerre » (Daxhelet, Brunet, 2014 : 227), cette initiation sanglante est souvent menée de concert avec un subtil lavage de cerveau. Il s'opère, de manière générale, suivant un

pernicieux processus de dés-identification/re-identification que Françoise Sironi décrypte comme suit :

Première phase : valorisation de l'identité initiale, par accroissement de certaines qualités chez l'appelé, comme la force, la bravoure, la discipline, l'endurance [...]. Deuxième phase : la phase de déconstruction de l'identité initiale. Les mêmes instructeurs deviennent soudain grossiers, humiliants, imprévisibles : leurs ordres sont totalement incohérents, absurdes. Tout lien personnel avec le monde d'avant (photos de famille, par exemple) est détruit volontairement par les instructeurs. Puis arrive la troisième phase : la reconstruction d'une nouvelle identité. L'accent est à nouveau mis sur la force, la bravoure, sur un enseignement théorique moralisateur et dichotomique : il y les nôtres, il y a les ennemis... (Sironi, 2001).

Le résultat de ce rite d'initiation traumatique et clivant est sidérant. Ces enfants deviennent aussitôt des tueurs implacables : « Quand petit soldat, il apprend courage et devient farouche, là il peut tirer au bazooka facilement maman, tonton, cousin, muezzin, tout et tout, croyez-moi fidèlement. Petit soldat, c'est trop trop danger tout le temps parce que il mélange le jeu et la bataille. Il mélange la vie et la mort avec un gros sourire sur le visage » (77). Benladen n'a pas été en reste de cette métamorphose terrifiante. Il révèle qu'au front, il était « l'homme qui tire plus vite que son ombre » (36, 37) et qui ne s'embarrassait d'aucune considération morale pour tuer : « Bref, tuer, anéantir les opposants, manger le cœur des ennemis, d'accord. Par qui ? Pourquoi ? Ça c'est pas mes oignons. Je prends ma mission, le chef il dit tue ce gros salaud de rebelle, je tue sans peur et sans reproche parce qu'il faut obéir chef » (37).

Ce phénomène ahurissant correspond au constat qu'a fait un commandant rebelle contre le régime de Bachar el-Assad, à propos des enfants-soldats. Cet homme (qui est cité par Fériel Berraies-Guigny) affirme que quand ces « enfants arrivent, ce sont des enfants, mais quand ils repartent, ce sont des machines à tuer » (Berraies-Guigny, 2014 : 20).

Après ce rite initiatique cruel, vont suivre d'autres atrocités qu'ils seront amenés à commettre dans le cadre-même des combats. Ces enfants vont tuer d'autres humains, voir couler le sang tant d'ennemis

morts ou blessés que celui de leurs propres camarades. Cette réalité est illustrée par ce bilan macabre que Benladen établit après une certaine période de combats : « C'était statu quo... Et beaucoup de morts aussi, surtout rebelles ou civils qui aident doucement rebelles. Attention, il faut être sérieux, il y a des morts chez nous [...]. Plein de jeunes mobilisés (pourquoi, moi, je dis jeunes mobilisés, ils sont tous jeunes, non ?) se sont goinfrés de balles dans estomac » (51). D'autres camarades seront fauchés plus tard, dans d'autres combats. Même s'ils ont réussi à surmonter la douleur, les survivants avaient ressenti beaucoup de peine : « Tous les potes sont relax, on s'amuse après que on a pleuré beaucoup à cause que des copains sont morts sur la touche comme Housseini à Adaylou » (95).

Si Benladen avait retrouvé un cadre familial accueillant, les séquelles traumatiques de la guerre auraient pu être atténuées, pour s'effacer progressivement, au fil du temps. Effectivement, « lorsque le retour en famille redevient possible concrètement grâce à la démobilisation et à la réunification familiale qui s'en suit, les enfants peuvent alors se permettre de prendre conscience des points négatifs de leur expérience militaire et [...] souhaiter [se] désinvestir leur identité de soldat » (Daxhelet, Brunet, 2013 : 232).

À défaut de l'influence bienfaisante et restauratrice de la famille, Benladen (tout comme les autres enfants-soldats) aurait dû, après sa démobilisation, bénéficier nécessairement d'un programme de réinsertion sociale et/ou d'apprentissage d'un métier apte à lui permettre de se réintégrer dans le tissu social. Certes, du fait de la forte acuité du traumatisme, ce processus est bien souvent hérissé de difficultés tant pour ces enfants que pour le personnel aidant. L'expérience sanglante et chaotique récemment vécue les a parfois transformés en des êtres mentalement instables qui, en dépit de leur apparence juvénile, ont parfois des comportements de criminels endurcis. Ces actes rebutants exaspèrent bien des formateurs telle cette éducatrice d'une ONG œuvrant à la réintégration d'anciennes enfants-soldates libériennes dont parlent Rahmat Noubarangar et Amal Hachet. Mortifiée par leur conduite affreuse, cette formatrice a été « en proie à des contre-attitudes ambivalentes : elle oscillait

entre aimer et détester ces enfants, dont la personnalité ne donnait pas lieu à un raisonnement infantile normal et dont l'absence d'empathie envers leurs victimes effrayait leurs interlocuteurs » (Noubarangar, Hachet, 2019 : 292). Pour leur part, ces deux auteurs affirment encore qu'ils ont, eux aussi, observé le même type de conduite asociale et violente chez des enfants-soldats-soldats centrafricains démobilisés et accueillis dans un centre de réinsertion au Tchad :

Au quotidien, nous avons été les témoins surpris de l'agressivité et de la violence spontanée et répétitive dont ces ex-enfants soldats faisaient preuve dans cette institution pourtant sécuritaire. Ils se livraient à de fréquentes bagarres et visaient un seul but : quitter le centre pour rejoindre leur groupe armé ou une parentèle manipulatrice et vénale. (Noubarangar, Hachet, 2019 : 292).

Cela dit, en dépit de ces difficultés, les programmes de réinsertion s'avèrent généralement salutaires pour ces enfants, comme le révèlent encore les auteurs précités : « Grâce à une certaine "contenance" [...] disponible par le biais des intervenants dans le centre de démobilisation, un processus de mentalisation semble alors pouvoir se remobiliser. L'armée perd ainsi son statut clivé et idéalisé et devient même mauvaise à leurs yeux » (Noubarangar, Hachet, 2019 : 233).

Il apparaît ainsi qu'à défaut d'un cadre familial revivifiant, Benladen aurait pu s'en sortir psychologiquement et socialement si l'État avait mis en place des structures de réinsertion psycho-sociale. Désaxé par cette démission criarde et irresponsable des autorités, il a été poussé, tout comme Aïdid, à « s'encanailler ». Effectivement, dans le contexte socio-économique délétère, l'absence de structure d'accueil ainsi que l'obstiné refus de payer leur dû, a sans doute, été perçu par ces ex-enfants-soldats, comme un quitus tacite des autorités gouvernementales à « se servir chez l'habitant », quelques soient les moyens employés. Cette opinion est accréditée par le fait qu'en dépit de toutes les agressions dont ils étaient les auteurs, « le gouvernement [ne] disait rien » (23). En outre, cet abandon les a

poussés à fréquenter les lieux douteux de la capitale où ils ont pu plus facilement se procurer des stupéfiants, comme évoqué plus haut.

Pis, outre ces facteurs déstabilisants, il permanait une situation de violence entretenue par les autorités gouvernementales, à l'occasion, notamment de terribles répressions. De nombreux civils sont ainsi tués dans la violence extrême qui est déchaînée lors des manifestations visant à réclamer la justice pendant et après le conflit. Par exemple, il y a eu « beaucoup de cadavres, beaucoup de blessés » (27) lorsque des militaires ont « tiré à balles réelles » (27) sur des éclopés de guerre qui ont manifesté pour réclamer leurs retraites. Une autre fois, c'est l'artillerie lourde que le pouvoir a déchaîné contre la population quand les démobilisés, dont Benladen, s'en sont pris à l'état-major pour réclamer leur pécule :

« Le président, il a pas rigolé lui, et état-major non aussi. Ils sont allés chercher des chars [...] Et sans signal, bang, bang, bang, ils ont tiré sur tout le monde [...]. Beaucoup de gens tués sur le coup et pas seulement démobilisés comme mon brave Aïdid [...] Même de vieux civils, handicapés, retraités, vieilles mamans qui vendent cigarettes dans la rue-là, ils ont bombardé tout le monde » (142).

Suite à ce massacre dans lequel Aïdid est tué, Benladen, qui pourtant, avait vu bien d'autres atrocités est tombé dans le coma. Pour lui, la fin des hostilités n'a donc pas signifié la paix et la tranquillité.

Le comportement violent qui a caractérisé Benladen après la démobilisation semble donc être le prolongement de la violence qu'on l'a obligé à pratiquer au front et de l'habitude de tuer sans questionner son sens moral. Et comme il n'a bénéficié d'aucun soutien psychologique et financier, ce garçon est devenu inapte à (re)vivre normalement dans la société. À l'instar de nombreux enfants-soldats démobilisés, Benladen a constamment reproduit « compulsivement les comportements radicaux [...] déshumanisés [et] déshumanisants inculqués par [l]es figures d'autorité martiale » (Noubarangar, Hachet, 2019 : 298).

Ce reformatage forcené ainsi que les nombreux traumatismes subis vont de manière conjuguée, émousser sa conscience et altérer grandement son sens moral. On observe même parfois, à travers certains de ses actes, une inversion des valeurs morales. C'est sous l'emprise de son esprit vicié qu'il soutient parfois qu'il est bien de faire ce qui est mal. Par exemple, il déplore la fin de la guerre à cause du fait qu'il ne peut plus opérer de grands rackets. Il va jusqu'à prendre le contrepied de la chanson de Zao (« Ancien combattant ») qui déplore les méfaits de la guerre : « C'est pas chic, hein ! Sans kalachnikov, on peut plus ramasser les richesses [...]. La ville elle dit : la guerre ce n'est pas bon, ce n'est pas bon comme le chanteur congolais [sic]. Moi je suis pas d'accord. Je dis la guerre c'est trop bon » (38, 39).

## **Conclusion**

L'analyse a permis d'abord, de caractériser le récit « footballisé » ainsi que la nature des conduites asociales de Benladen. Elle a montré que ce récit truculent qui assimile la guerre civile à un match de football est un récit faisant effectivement appel à des concepts et à des réalités de l'univers footballistique, dans le but de mettre en exergue, entre autres, les actes et les agissements des différents protagonistes, ainsi que les péripéties de ce conflit. Elle a encore révélé qu'un tel choix narratif découle de la volonté de Benladen de rendre son récit plus clair, à travers des catégories liées au football, une réalité qu'il connaît très bien. Ce phénomène qui traduit aussi la tendance naturelle au jeu commune à l'enfance et à l'adolescence, constitue encore une métaphore du cynisme des autorités gouvernementales et des chefs rebelles, qui pour des intérêts mesquins et cupides « jouent » avec la vie de leurs concitoyens en les plongeant dans un bain de sang fratricide. Concernant le comportement marginal de Benladen -caractérisé par son engagement volontaire dans la milice gouvernementale, la criminalité dans laquelle il s'est engagé, tout comme cette incompréhensible attaque de l'état-major de l'armée, soi-disant pour y ramasser leur pécule-, l'étude a établi que ces actes sont à percevoir, d'abord comme des conséquences d'un pressant besoin

d'argent, de l'addiction aux drogues ; mais aussi, comme le contrecoup traumatique des atrocités subies, commises et vues au front.

En laissant un enfant-soldat démobilisé raconter son quotidien tumultueux, Abdourahman Waberi permet de mieux se rendre compte de ce phénomène inquiétant qu'est l'absence ou l'insuffisance de suivi psychologique et d'insertion sociale appropriés pour les ex-enfants-soldats dans bien de pays ayant connu des guerres civiles. En effet, la vulnérabilité psychologique et les besoins financiers peuvent les amener à s'adonner à des activités répréhensibles comme la consommation de stupéfiants et la criminalité, deux phénomènes qui, en plus de perturber la paix sociale, minent l'économie d'un pays. Pire, une telle négligence peut les amener à tomber dans le phénomène psychique qu'est l'identification à l'agresseur, un dangereux travers traumatique qui pousse la victime à ressembler à son agresseur, par la perpétration à l'encontre d'autrui, des mêmes types de violences que celles préalablement subies. C'est dans ce revers traumatique qu'a, sans doute, basculé Dominic Ongwen détenu par la Cour pénale internationale, entre autres, pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité. Cet ex-enfant-soldat, devenu adulte, en plus d'autres forfaits, s'est rendu tristement célèbre pour avoir perpétré sur des enfants-soldats, les maltraitements dont lui-même avait été victime. Cet exemple met en évidence le fait qu'un ex-enfant-soldat non suivi socio-psychologiquement s'endurcisse encore plus dans le mal et rejoigne une coterie criminelle tel un gang, un groupe paramilitaire ou crée même une rébellion armée...Ce sont autant de réalités éminemment préjudiciables au développement que l'Afrique, déjà souffreteuse de nombreux maux et handicaps, devrait diligemment éviter.

## **Bibliographie**

Berraies-Guigny, Fériel, 2014, *Enfance et violence de guerre. La violence engendre-t-elle la violence de l'enfant ?* Paris, L'Harmattan.

Cordier, Guy, 2015, « L'adolescent orphelin : l'impossible désidérialisation », in *L'école des parents*, N° 5, vol. 20, Grenoble, pp. 24-25.

Daxhelet, Marie-Laure, Brunet, Louis. 2013, « Le vécu des enfants soldats. Cheminement psychique et transformations identitaires », in *La psychiatrie de l'enfant*, N°1, vol. 56, pp. 219-243.

Daxhelet, Marie-Laure, Brunet, Louis, 2014, « La pensée magique chez les enfants soldats congolais : un processus défensif antitraumatique », in *Criminologie*, N°1, vol. 47, p.247–266.

Henni-Juillard, Alexane, Mazoyer, Anne-Valérie, 2014, « Expression de la mentalisation et de l'imaginaire chez l'enfant victime d'un trauma », in *Enfances & Psy*, N° 2, vol. 63, Toulouse, pp.145-155.

**Kobenan, Kouakou Léon**, 2019, « Résistance et résilience dans *Transit* d'A. Waberi. La figuration d'une riposte collective contre une interminable oppression à Djibouti », in *Revue Oudjat*, N° 2, vol. 1, Libreville. URL : [file:///C:/Users/KOBENAN/Downloads/Resistance-et-resilience-dans-Transit-d-A-Waberi a188%20\(3\).pdf](file:///C:/Users/KOBENAN/Downloads/Resistance-et-resilience-dans-Transit-d-A-Waberi%20(3).pdf).

**Kobenan, Kouakou Léon**, 2018, « Quand le malade mental (se) raconte : facture et portée du récit du narrateur de *La bible et le fusil* de Maurice Bandaman », in *Cahier de langue et de littérature de l'Université Ibn Badis de Mostaganem*, pp. 130-139. URL : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/96251>.

**Kobenan, Kouakou Léon**, 2014, « La resémantisation contradictionnaire et ses implications dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », in *Lublin Studies in Modern Languages and Literature*, N° 38, vol. 2, Faculty of Humanities of Maria Curie Skłodowska University in Lublin (Pologne), pp. 83-96. URL: [www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/38-2-2014/7kobenan.pdf](http://www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/38-2-2014/7kobenan.pdf)

Le Breton, David, 2003, « Les adolescents et la mort : des jeux de mort au jeu de vivre », in *Agora*, N° 34, p. 22-34. URL :



[https://www.persee.fr/doc/agora\\_1268-5666\\_2003\\_num\\_34\\_1\\_2133](https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2003_num_34_1_2133), consulté le 14 mai 2020.

Noubarangar, Rahmat, Hachet, Amal, 2019, « Le trouble identitaire de l'enfant soldat désarmé : une observation clinique au Tchad », in *L'Autre*, N°3, Vol 20, Grenoble, p. 291-300.

Osseiran-Houballah, Mouzayan, 2008, « Quand des pères tuent les fils », in *Topique*, N°1, vol. 102, Bordeaux, pp. 143-151.

Peretti-Watel, Patrick, 2002, « Les “conduites à risque” des jeunes : défi, myopie, ou déni ? », in *Agora* N°27, pp. 16-33. URL : [https://www.persee.fr/doc/agora\\_1268-5666\\_2002\\_num\\_27\\_1\\_1994](https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2002_num_27_1_1994), consulté le 04 mai 2020.

Raymond, Danny, 2010, « L'après-guerre des enfants-soldats », in *Agence Science-Presse* du 20/07/10. URL : <https://www.sciencepresse.qc.ca/actualite/2010/07/20/apres-guerre-enfants-soldats>, consulté le 07 mai 2020.

Sironi, **Françoise**, 2001, « Comment devient-on un bourreau ? Les mécanismes de destruction de l'autre ». Conférence prononcée au Collège de France le 31 Janvier 2001. URL : <http://www.ethnopsychiatrie.net/actu/collegedeF.htm>, consulté le 03 mai 2020.

Valet, Florence, 2019, « Orphelin des deux parents...Perdre son monde ». URL : <http://renaitre-orphelin.fr/orphelin-absolu-pupille.html>, consulté le 10 mai 2020.

